

Tout un hiver sans feu

Le coeur en jachère

Tout un hiver sans feu — Suisse / Belgique / Pologne 2004, 90 minutes

Charles-Stéphane Roy

Numéro 242, mars-avril 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, C.-S. (2006). Compte rendu de [Tout un hiver sans feu : le coeur en jachère / *Tout un hiver sans feu* — Suisse / Belgique / Pologne 2004, 90 minutes]. *Séquences*, (242), 49–49.

TOUT UN HIVER SANS FEU

Le cœur en jachère

La sélection suisse à l'Oscar 2006 du meilleur film en langue étrangère s'est portée sur un film romand tout simple et fort chaleureux, *Tout un hiver sans feu*, le premier long métrage de Greg Zglinski récompensé de deux prix à la Mostra de Venise en... 2004. On se surprend toujours qu'aucun distributeur québécois n'ait fait l'acquisition de ce film à budget modeste qui partage le même esprit de retenue et le sens du cérémonial que les œuvres de Bernard Émond ou de Francis Leclerc. Et on s'étonne toujours que les cinéastes de l'hémisphère Nord ne filment pas plus souvent l'hiver et sa neige, qui appellent ce type de film lent, âpre et quelque peu solennel.

CHARLES-STÉPHANE ROY

L'imagerie de la lumière et de la chaleur fait partie d'une certaine esthétique suisse, qu'on retrouve autant dans la littérature qu'au cinéma — en 1987, l'adaptation lumineuse du célèbre roman de Charles-Ferdinand Ramuz *Si le soleil ne revenait pas* réalisée par Claude Goretta plantait son décor funéraire sur des cimes menacées par l'absence de lumière, ce qui bouleversait un petit village montagnard. Chez Zglinski, le feu d'une étable cause la mort d'une fillette et la faillite de ses parents, qui y ont perdu plusieurs vaches laitières. Sans le sou et isolé, le couple peine à reprendre pied, rongé par la culpabilité depuis le décès accidentel de leur enfant. Jean, le père, veut vendre la ferme familiale et aller travailler à l'usine de la ville. Laure, sa femme, se replie sur elle-même et passe un séjour en clinique pour expier sa peine. L'hiver blanc et immaculé, ce sera pour les autres; l'hiver de Jean et Laure est plutôt gris, froid, humide et porte les traces de la mort à chaque banc de neige.

C'est alors que Jean décide de s'ouvrir à autre chose. En partageant le quotidien de ses nouveaux collègues fondeurs, sa douleur s'exprime physiquement et le met sur le chemin de Kastriot et Labinota, deux érudits kosovares que l'asile suisse a relégués au rang des simples ouvriers. Mais, comme frère et sœurs, ils ont échappé à l'horreur et ne se plaignent pas de leur sort. Labinota attend toujours que son fiancé vienne la rejoindre et se met à fréquenter Jean depuis que celui-ci a placé temporairement sa femme en institution psychiatrique. Ils vont se confier leurs tragédies personnelles sans se lancer dans une idylle pour autant : reprendre contact avec soi par l'énergie de nouvelles accointances importe plus que de vivre un amour éclair. Lorsque le printemps revient prendre sa place, Laure et Jean envisagent de se rapprocher au terme d'un deuil passé à l'ombre de l'autre.

Tout un hiver sans feu place la plupart de ses billes sur Aurélien Recoing, abonné aux rôles de parent en situation de crise (*L'emploi du temps* de Laurent Cantet, *Gespenster* de Christian Petzold). L'acteur occupe presque tous les plans, et lorsque c'est le cas, la caméra n'a d'yeux que pour lui, grand chêne vacillant à la force trouble et redoutable générateur d'émotions brutes dont les frères de sang pourraient être autant Ed Harris que Raymond Legault. Il est vrai que sans sa présence au sommet du triangle émotionnel avec une femme qui déraile et une amie qui a peur des hommes, tout le film s'écroulerait dans un pathos sans répit. Car ce film pastoral, aussi calibré que sa réalisation puisse être, fait résonner les cloches d'un dépouillement expressif parfois proche de la

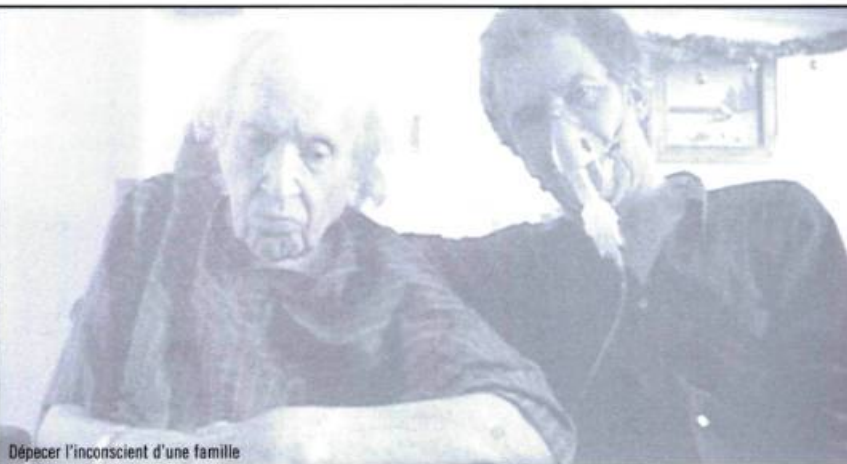


Un film pastoral aussi calibré que sa réalisation

L'hiver blanc et immaculé, ce sera pour les autres; l'hiver de Jean et Laure est plutôt gris, froid, humide et porte les traces de la mort à chaque banc de neige.

mortification émotive propre à un certain cinéma janséniste. Ce qui peut devenir lourd à la longue, surtout lorsque Laure se met à régresser jusqu'à devenir sa fille en se faisant des lulus sur la tête et des dessins à la gouache sur les bras. Tout calculé qu'il soit — et le compte est bon, malgré des raccourcis psychologiques et certains incidents forcés —, *Tout un hiver sans feu* sollicite par trop l'empathie du spectateur en le guidant sur un chemin de croix rassurant de logique et de morale, choix légitime au demeurant, mais écrit d'une manière si télégraphiée qu'on en vient à deviner à tout moment ce qui se passera dans les cinq minutes suivantes. Sans verser dans une banale douleur pour autant, le film soutient le paradoxe qu'une insoutenable douleur peut être communiquée par des personnages peu bavards, vaste programme s'il en est, mais ouvre toute grande la porte d'une vie possible après la mort d'un être cher. Sans être tout à fait réussi, *Tout un hiver sans feu* frôle l'universel sans gimmick et pourrait certainement connaître un certain succès fraternel chez les cinéphiles québécois. 

■ Suisse / Belgique / Pologne 2004, 90 minutes — Réal. : Greg Zglinski — Scén. : Pierre-Pascal Rossi — Images : Witold Plócienni — Mont. : Urszula Lesiak — Mus. : Jacek Grudzien, Mariusz Ziemia — Son : Luc Cuveele, Michał Kosterkiewicz — Dir. art. : Pia Gans de St-Pré — Cost. : Carole Favre — Int. : Aurélien Recoing (Jean), Marie Matheron (Laure), Gabriela Muskala (Labinota), Blerim Gjoci (Kastriot), Nathalie Boulon (Valérie), Antonio Buil (Aquilino), Michel Voita (Roger Mabillard) — Prod. : Jean-Louis Porchet, Gérard Ruy (CAB Productions).



Dépecer l'inconscient d'une famille

PETIT POW! POW! NOËL

Tragédie modèle réduit

Sans fioriture aucune, le dernier film de Robert Morin choque l'œil et trouble la pensée. **Petit Pow! Pow! Noël** est un pied de nez à l'idée que la sacro-sainte réalité soit le champ de compétence de la télévision ou du documentaire, car c'est avec ses fictions cinématographiques que le réalisateur d'œuvres telles **Quiconque meurt meurt à douleur** et **La Réception** parvient à subvertir les penchants voyeurs, à ébranler les tabous et à faire réfléchir le spectateur sur des sujets bien réels. Au nombre d'années de pratique correspond le nombre d'œuvres réalisées par le cinéaste et vidéaste, soit près d'une trentaine. Mais heureusement, l'heure n'est pas au bilan, à la rétrospective, et encore moins à la redite pour ce pilier de la cinématographie québécoise qui mène à sa façon, tout comme André Forcier, le combat de l'expression libre.

DOMINIC BOUCHARD

Expérimentant **Petit Pow! Pow! Noël**, le spectateur ne peut s'empêcher de faire des rapprochements avec l'ineffable **Yes Sir! Madame** puisqu'une fois de plus Morin exploite pertinemment la voix hors champ en lui donnant un caractère intimiste, en jouant sur l'ambiguïté des frontières entre l'imaginaire et le souvenir, puis en multipliant les usages schizophréniques de personnages, de points de vue et d'identités. Mais qu'à cela ne tienne, ce dernier opus se distingue en plongeant tête première dans son sujet : la condition de l'homme face à la mort. Après la caméra-stylo d'un film comme **Tristesse modèle réduit**, le vidéaste opte pour la caméra coup de poing afin de présenter un duel entre père et fils. Alors au père, prisonnier de son corps handicapé, de sa morale chrétienne et réfugié dans le mutisme, vient s'opposer le fils, lui prisonnier de ses souvenirs, de son enfance, et par-dessus tout, de son œdipe. Si le premier gît littéralement dans ses excréments, le second y gît psychologiquement et c'est donc pour faire le ménage que le jour de Noël le fils, armé d'une seringue remplie d'eau de Javel, vient nettoyer une fois pour toutes sa plus grande source d'oppression : son père. Il s'agit donc d'une rencontre en trois actes (*rounds*), d'un règlement de compte qui évite de justesse le parricide et d'un récit plus tragique que dramatique.

L'histoire est celle d'un vidéaste à l'équilibre mental précaire qui se présente au CHSLD où dépérit son père avec comme seule intention de l'éliminer. Jusqu'au réveil du vieillard, fiston débite un monologue jubilatoirement schizophrénique dont la charge émotive et la teneur en propos personnels n'ont pas d'égal jusqu'à présent dans l'œuvre de Morin. À l'aube, l'adversaire paternel se réveille et s'enchaîne alors une série de supplices quotidiens (douche, changement de couche, repas). Et dans une forme de purgatoire, le fils à la caméra braque sa lentille incisive sur cet homme à charge excessive pour constater comment il est difficile, voire impossible, de vieillir ainsi et de

préserver sa dignité. Au crépuscule, la voix de la mère complète la trinité délirante. Amené à comprendre un peu mieux son père et sa mère, le fils déboussolé craque. Puis, une scène à la fois magnifique et surprenante — où l'on aperçoit les deux hommes mangeant doucement un biscuit comme si rien de tout cela ne s'était produit — vient clore ce voyage tumultueux.

Morin fait preuve de grande dextérité dans l'élaboration et la réalisation de son scénario, puisqu'il joue habilement sur cette ligne inconfortablement tenue située entre la fiction narrative et le propos biographique. L'inconfort vient surtout du fait que les matériaux de cette œuvre, glanés à même la vie du réalisateur — son père, sa mère, les albums de photos, la communication déficiente entre le père et le fils, etc. —, subissent le traitement hostile de l'inquisition. L'imagination débordante de l'auteur est enrichie d'un montage efficace. Puis avec sa caméra nerveuse, à hauteur d'homme et à bout portant, il traduit l'état d'esprit de son personnage. Terminons en soulignant l'ingéniosité de la mise en scène qui permet au narrateur de soutenir ses propos d'un support visuel constitué de petits objets éparpillés çà et là dans la chambre.

Pour avoir dépecé l'inconscient d'une famille — fictive ou réelle qu'importe? — avec autant de lucidité et d'authenticité **Petit Pow! Pow! Noël** mérite une place de choix dans l'œuvre de Robert Morin. L'intégrité qu'il manifeste vis-à-vis de sa démarche artistique devrait en inspirer plus d'un.

■ Canada [Québec] 2005, 91 minutes — **Réal.** : Robert Morin — **Scén.** : Robert Morin — **Images** : Robert Morin — **Mont.** : Sophie Leblond, Martin Crépeau — **Son.** : Louis Colin, Mario Choquette, Raymond Vermette, Marcel Pothier, Stéphane Bergeron — **Dir. art.** : André-Line Beauparlant — **Int.** : André Morin, Robert Morin, Claude Picard, René Martin, Réal Chabot, Monique Montigny, Pierre Turcotte, Isabelle Hayeur, André-Line Beauparlant, Bernadette Jean-Gilles, Fernand Brisson, Stéphane McKenzie, Julie Trépanier, Gérard Potvin, Pier Angelo Achille, Éric Daoust, Pierre Bouchard, Louise Desrochers, Ronald Guèvremont, Alain Lécuyer — **Prod.** : Robert Morin — **Dist.** : Coop Vidéo — **Cote** : ★★★½



BALLETS RUSSES

Des danseurs de ballet donnant avec passion des cours ou jouant dans des spectacles à des âges où la plupart d'entre nous sont à la retraite, voici le spectacle étonnant que le couple américain de documentaristes de San Francisco Dayna Goldfine et Dan Geller, auteurs d'un autre film sur la danse, **Isadora Duncan: Movement from the Soul**, nous permet de découvrir dans ce document sur l'influence des Ballets russes sur la culture américaine.

Fondée en 1908 par Serge de Diaghilev, la compagnie des Ballets russes renouela la danse en présentant des spectacles, mélange de brio et de précision, où étaient mis à contribution de grands artistes de diverses disciplines : Stravinski, Satie, Picasso, Nijinsky et Fokine et qui eurent une influence marquante sur les arts au xx^e siècle. Le succès fut énorme mais l'entreprise, toujours déficitaire, eut à subir les contrecoups de la crise et se désagrégea à la mort de Diaghilev en 1929. De cette compagnie, sortirent finalement deux troupes fraticides — Ballet russe de Monte Carlo et Original Ballet russe — dirigées toutes deux par des Russes exilés qui se firent la lutte d'une manière commerciale en recherchant l'appui en Amérique de l'indispensable imprésario Sol Hurok. Le film d'ailleurs se perd dans ces imbroglios financiers ne trouvant pas assez de documents filmiques pour illustrer certains ballets importants. Les témoignages sont pourtant émouvants, tant de la part d'Européens (comme Freddie Franklin) venus en Amérique montrer le ballet à un public qui, hors de New York et de certaines grandes villes, ne connaissait pas cet art que d'Américains (comme Marc Platt ou Raven Wilkinson) qui purent ainsi avoir une carrière internationale dans le domaine qui les passionnait. Profitant d'une réunion d'une centaine d'anciens danseurs à la Nouvelle-Orléans en l'an 2000 pour filmer certaines courtes créations de chorégraphes, les réalisateurs nous montrent ainsi le passage du temps chez ces personnes qui ont pu propager leur art aux quatre coins des Amériques.

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2005, 118 minutes — **Réal.** : Dayna Goldfine, Dan Geller — **Scén.** : Dan Geller, Dayna Goldfine, Gary Weimberg, Celeste Schaefer Snyder — **Avec** : Alicia Markova, Freddie Franklin, Nathalie Krassovska, George Zoritch, Marc Platt, Irina Baronova, Maria Tallchief, Raven Wilkinson — **Dist.** : Séville — **Cote** : **



LE CHEMIN D'EAU

Le long du fleuve Saint-Laurent, dans la région de la Basse-Côte-Nord, le *Nordik Express* sillonne des eaux parsemées de glaciers pour approvisionner les communautés anglophones de Saint-Augustin, montagnaises de La Romaine et francophones de Tête-à-la-Baleine. Jean-Claude Labrecque — réalisateur et chef opérateur de renom — aborde le thème de l'isolement de ces trois villages. Attachés à leur petit coin de pays, ces citoyens vivent exclus, à la fois autonomes et dépendants du monde extérieur. Sur le chemin de l'eau frayé par le brise-glace, nous suivons les divers témoignages des trois comtés.

L'attente et la nostalgie qu'allient les villageois viennent de deux mondes : celui des valeurs traditionnelles et celui de la vie moderne. Il surnage dans les propos du film, une part de résignation, de liberté, mais surtout d'exclusion. La route 138 résoudra-t-elle tous les problèmes de la Basse-Côte-Nord ? Culture et mode de vie en souffriront-ils ?

Même le maire de Saint-Augustin n'est pas persuadé des bénéfices d'un tel changement ; pourtant, il désire ardemment le prolongement de la route qui s'arrête à Natashquan. Cependant, les questions soulevées ne vont guère plus loin que celles entendues à maintes reprises dans différents reportages télévisuels.

Sans contredit, les images sont grandioses. Le vide, le souffle et la blancheur du fleuve épousent notre regard. L'immensité des espaces vierges est garante d'une « grande séduction ».

Toutefois, la narration de Robert Tremblay vient ternir la magnificence maritime et terrestre. Une profusion de fondus enchaînés — successeur du plan-séquence dans ce documentaire — fait dévier le caractère originel de l'œuvre. Ayant une grande portée visuelle, le film s'émeut et s'amoindrit dans un reportage traditionnel.

MATHIEU L'ALLIER

■ Canada [Québec] 2005, 80 minutes — **Réal.** : Jean-Claude Labrecque — **Scén.** : Jean-Claude Labrecque et Robert Tremblay — **Narr.** : Robert Tremblay — **Contact** : Les Productions Vic Pelletier inc. — **Cote** : **



COUNTRY

Derrière les chemises « quétaines », les accessoires encombrants, les airs de tyroliennes à l'unisson, la vieillesse polie et pas regardante, les danses en ligne, le rodéo flamboyant, les parties de luttes improvisées sur des terrains de base-ball, la marée de chaises de parterre, les bingos sous chapiteau, les *achy breaky* messes en plein air et les parades de bétail, la documentariste Carole Laganière a débusqué une communauté composée de gens simples, le cœur gros comme un méchoui et la tête à la fête. Car il faut comprendre que les 200 000 fans arpentant chaque année St-Tite, Acton Vale, les foires agricoles et les festivals country n'y participent pas particulièrement pour la musique, la bouffe, l'ambiance et le costume, mais plutôt pour découvrir ou retrouver leurs semblables, animés du même instinct grégaire, dans mille lieux communs entretenus par une certaine imagerie cultivée par les citoyens, nourris par des icônes western soit desperado, soit pied-tendre, et d'un kitsch fini. Ceux de **Country** n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre : ils ne font que chanter l'amour, prêcher le partage et danser leur joie de vivre. Venus des quatre coins de la province, ils sillonnent une route balisée qu'ils connaissent par cœur, pressés de revoir ceux qu'ils ont quittés la saison précédente. Laissez les bons temps rouler !

Le film de Carole Laganière nous siffle un refrain connu, celui des portraits de solitude que la télé et le cinéma négligent. Et c'est justement pourquoi tant de personnes âgées trouvent refuge dans la cabane western : le rythme de la campagne apaise et les chansons touchent aux valeurs essentielles que les métropolitains plus verts ne comprennent pas, comme l'explique JC Lauzon, l'un des convertis interviewés du film. Mais tout ça, on s'en doutait un peu, et le film n'en donne guère plus. Le guitariste masqué, la diseuse de bonne aventure, le « rodéaste » compatissant ; c'est divertissant, mais on aurait souhaité de **Country** qu'il nous amène à réfléchir sur les phénomènes de ces attroupements RV, le recours à la thématique du Far West chez des adeptes qui semblent n'avoir jamais enfourché une monture de leur vie, choses que **Je chante à cheval avec Willie Lamothe**, autre poulain de l'ONF, illustre avec une vigueur certaine.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ Canada [Québec] 2005, 72 minutes — **Réal.** : Carole Laganière — **Scén.** : Carole Laganière — **Avec** : JC Lauzon, Guylaine Tanguay, Bernard Paquette, Marc Cloutier, Jean-Guy Marotte, Marc Perreault et Julie Berthelot — **Dist.** : ONF — **Cote** : **1/2



DÉSOBÉIR

Patricio Henriquez œuvre à Montréal au sein d'une maison de production (Macumba International) qui vise une certaine forme d'éducation populaire : leurs documentaires cherchent à informer les gens sur des sujets chauds et souvent peu médiatisés. Noble but donc. **Désobéir** s'inscrit en toutes lettres dans cette démarche en nous offrant le témoignage de trois soldats qui ont choisi de suivre leur conscience plutôt que d'obéir à la chaîne de commandement.

Il s'agit de trois époques et de trois conflits différents : l'Israélien Igal Vega a refusé de s'engager dans la guerre au Liban au début des années 80 ; le Latino-Américain Camilo Mejia n'est pas retourné combattre en Irak après sa permission à l'automne 2003 ; et le lieutenant-colonel Efraim Jaña a fait fi du coup d'État d'Augusto Pinochet en septembre 1973. Igal et Camilo insistent beaucoup sur les traumatismes psychologiques que la guerre leur a infligés.

Le réalisateur privilégie l'authentique au tape-à-l'œil. Il accorde toute l'importance à ses sujets, qui livrent leur confiance avec une grande générosité. Les extraits d'entrevues sont entrecoupés au montage par de rares photos de guerre ou des archives tirées de l'actualité. L'aspect artisanal de l'entreprise est vite oublié lorsque peu à peu se révèle à nous le drame des soldats. Un extrait vidéo a toutefois de quoi surprendre et montre bien l'horreur surréaliste d'une guerre (il semble s'agir d'archives militaires) : un tireur d'élite repère un rebelle dans sa lunette de nuit, puis il reçoit l'ordre de l'abattre ; à l'écran, on voit les projectiles atteindre la cible comme dans un vulgaire jeu vidéo. Troublant.

Si Henriquez n'utilise pas les effets tape-à-l'œil de Michael Moore, le résultat n'en est pas moins orienté vers un propos, un éditorial (que l'on pourrait qualifier d'altermondialiste, au risque de perdre certaines nuances). Il est réjouissant de voir au Québec un cinéma qui réfléchit sur des problématiques mondiales et interculturelles.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ Canada [Québec] 2005, 79 minutes — **Réal.** : Patricio Henriquez — **Scén.** : Patricio Henriquez — **Avec** : Igal Vega, Efraim Jaña, Camilo Mejia — **Dist.** : Macumba International — **Cote** : **



FRANÇOIS GIRARD EN TROIS ACTES

D'abord et avant tout cinéaste, François Girard est surtout un passionné de l'histoire à raconter et du rapport avec l'autre quel qu'il soit : l'auteur, l'acteur, le public. C'est ce qui intéresse plus particulièrement le documentariste Mathieu Roy et c'est ce qu'il capte avec doigté et une justesse tout informative dans son portrait, **François Girard en trois actes**.

Face au système de financement cinématographique canadien notoirement capricieux et à la suite de fâcheux concours de circonstances qui l'ont contraint à ne pouvoir réaliser que deux longs métrages de fiction, son principal terrain de prédilection, depuis 1993 (**Thirty Two Short Films About Glenn Gould** et **Le Violon Rouge**), Girard ne s'est pas contenté de se tourner les pouces pendant les douze dernières années pour autant. Filmé par Roy, ce foisonnement d'activités artistiques complémentaires auquel s'est adonné Girard est fascinant (c'est d'ailleurs là l'intérêt principal du film puisque, si les films peuvent voyager, il est plus rare de pouvoir apprécier le travail hors Québec de nos artistes). Roy s'attarde plus spécialement à trois projets scéniques récents : l'adaptation du *Procès* de Kafka pour le TNM à Montréal, un oratorio conceptuel contemporain intitulé *Lost Objects* pour la Brooklyn Academy of Music et le *Siegfried* de Wagner pour la Canadian Opera Company à Toronto. Suivant le travail de Girard en pleine évolution, Roy demeure attentif à la méthode créative du metteur en scène, écoute ses observations, note ses gestes et, ce faisant, on découvre un artiste discret et précis, curieux de tous les détails qui formeront l'objet théâtral final, particulièrement la musique et l'environnement sonore, comme le diront judicieusement les collaborateurs interviewés.

Si l'écriture du documentariste demeure relativement classique, alternant entrevues et images prises sur le vif dans les salles de répétition, Roy parvient tout de même à imposer un style différent en reflétant dans la facture visuelle et sonore de son film la puissante imagerie de l'œuvre de Girard par l'usage de divers effets de superposition d'images et de texte, et par une bande sonore texturée fort travaillée. Le sujet déjà intéressant s'en trouve élevé et l'attention du spectateur plus captivée.

CLAIRE VALADE

■ Canada [Québec] 2005, 80 minutes — **Réal.** : Mathieu Roy — **Scén.** : Mathieu Roy — **Avec** : François Girard, François Séguin, Niv Fichman, Lorraine Pintal, Alexis Martin, Martin Scorsese, Michael Gordon, DJ Spooky, Richard Bradshaw, Michael Levine — **Dist.** : Film Tonic — **Cote** : ★★★½



LE PRIX DE LA PAIX

Le documentariste canadien Paul Cowan (**Democracy on Trial**) a eu un accès très complet aux rouages de l'Organisation des Nations-Unies (ONU) spécialement aux diverses sections de son service de maintien de la paix — paix que, déjà dans le préambule de sa charte datant de 1945, l'organisation déclare être un de ses objectifs principaux, puisque la Terre avait connu en moins de 40 ans deux guerres mondiales. L'ONU par son système de veto et de contrepois a réussi à au moins circonscrire l'ampleur des guerres, même si elles sont encore trop nombreuses et meurtrières.

Le Canadien Lester B. Pearson, lors de la crise de Suez en 1956, a proposé la mise sur pied d'une force de maintien de la paix, visant à s'interposer lors de conflits entre les belligérants, et a reçu pour cela le prix Nobel de la paix. Depuis, l'image de l'ONU a pâli, spécialement à cause du génocide du Rwanda. C'est à une autre crise, dans la province voisine de l'Ituri au Congo, pays où est mort en 1961 le secrétaire général Dag Hammarskjöld dans une autre mission de paix, que s'intéresse plus particulièrement le réalisateur Cowan dans ce film.

Il montre le travail acharné de fonctionnaires comme Jean-Marie Guéhenno et Meg Carey pour grappiller des fonds visant à mettre sur pied des contingents assez imposants pour contrer ces conflits larvés aux conséquences souvent désastreuses. Pendant ce temps, d'autres nouvelles envahissent nos petits écrans et remplacent le Congo, le Rwanda ou le Timor oriental dans les préoccupations de nos dirigeants.

La caméra de Cowan furète, de postes de police perdus dans des villes éloignées de l'Afrique des grands lacs aux couloirs de la tour de verre de Manhattan, montrant tous les liens qui unissent ces lieux si éloignés dans cette époque d'information continue.

LUC CHAPUT

■ **THE PEACEKEEPERS** — Canada/France 2005, 83 minutes — **Réal.** : Paul Cowan — **Scén.** : Paul Cowan — **Avec** : Jean-Marie Guéhenno, Meg Carey — **Dist.** : ONF — **Cote** : ★★



QUI A TIRÉ SUR MON FRÈRE ?

L'enquête filmée de Germán Gutiérrez aurait très bien pu s'intituler *Qui a tiré sur mon peuple ?* tant le discours englobe une panoplie d'enjeux sociaux, politiques et personnels. Après trente ans loin de son pays, la Colombie, le réalisateur y retourne pour essayer de trouver les deux tueurs qui ont tenté d'assassiner son frère, seul député de gauche de son assemblée, homme public à la parole puissante, constamment en lutte pour la justice sociale. Lutte féroce qu'il mène dans un pays où la moitié de la population vit dans la pauvreté.

Par le biais d'une enquête personnelle, Gutiérrez expose ici le vrai visage d'un pays victime des conséquences d'un libéralisme économique écrasant et d'une mondialisation tentaculaire qui broie tout sur son passage.

Magnifiquement tourné, **Qui a tiré sur mon frère ?** se permet quelques éléments de mise en scène, comme cette belle transposition de la tentative d'assassinat. Il en résulte un document saisissant sur la corruption, la délation, l'injustice, mais par la même occasion sur l'espoir, la lutte pour une meilleure justice sociale et, avant tout, sur l'engagement.

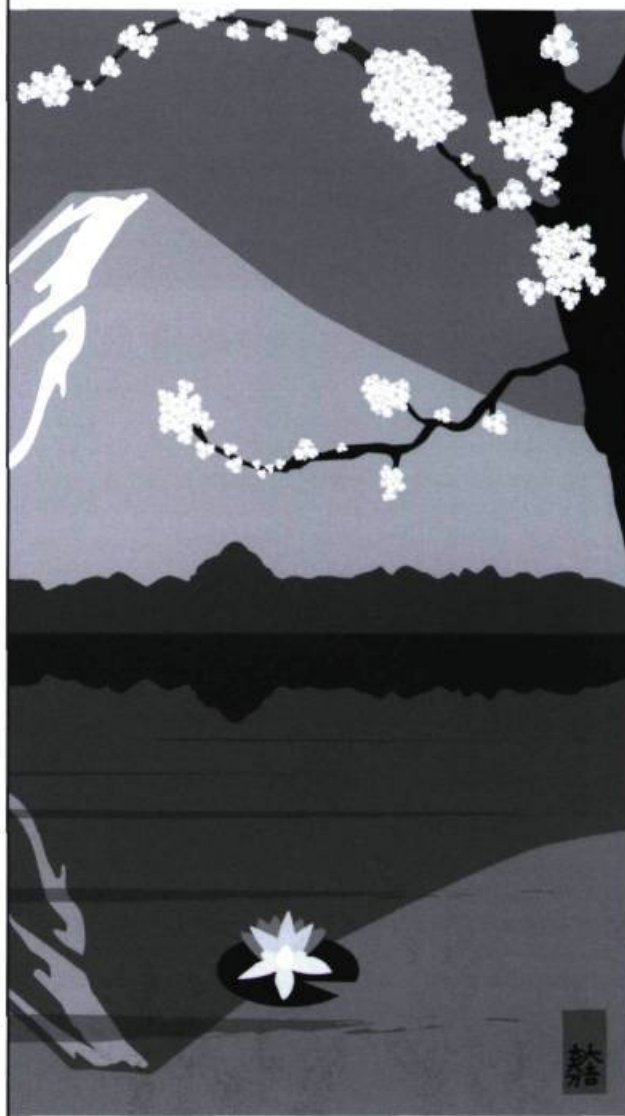
C'est aux États-Unis que se joue l'avenir de la Colombie (comme c'est d'ailleurs le cas de plusieurs pays d'Amérique latine et du reste du monde), véritable enclave de terre qui affiche une conscience politique artificielle outrageusement bercée par une économie étrangère (principalement américaine) qui ne jure que par le profit (exploration du phénomène Coca-Cola) et protégée par un gouvernement vendu d'avance.

En contrepartie, le cinéaste parle aussi des groupes paramilitaires organisés qui ont décidé de mener une résistance permanente et interroge quelques ouvriers et des gens du peuple qui ont beaucoup de vérités à dévoiler. Paradoxalement, certains ont préféré s'expatrier aux États-Unis, alors que justement cette terre d'accueil est celle qui les a obligés à prendre la route de l'exil. Terre en transe, la Colombie fait ici l'objet d'une émouvante enquête qui ose poser les vraies questions. Essentiel! **S**

ÉLIE CASTIEL

■ Canada 2005, 95 minutes — **Réal.** : Germán Gutiérrez — **Scén.** : Carmen García, Germán Gutiérrez — **Dist.** : ONF — **Cote** : ★★★½

EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

samurai

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samurai@videotron.ca
www.samurai.ca



CASANOVA

Giacomo Casanova, libre penseur et libertin s'il en est, incarne le personnage aux mille visages prêt à tout pour améliorer son sort de mortel. Le dernier long métrage de Lasse Hallström, **Casanova**, promet de ne pas faire l'unanimité puisqu'il accorde plus d'importance à l'intrigue et au contexte qu'à l'élaboration d'un personnage central complexe et nuancé. Le galant escroc, établi à Venise au milieu du 18^e siècle, fait succomber les dames au plaisir charnel par son charme et s'attire les foudres du Vatican par son insubordination à la morale chrétienne.

Cette dernière version des tribulations galantes de Casanova ne supporterait pas le test des comparaisons — pensons à **Il Casanova di Federico Fellini** —, ce qui n'en fait pas pour autant une œuvre sans intérêt. Hallström assume pleinement le ton *commedia dell'arte* qu'il confère au récit. Il présente une comédie de caractère aux accents pathétiques et satiriques et ne cesse de multiplier les références aux personnalités, aux coutumes et aux événements contemporains. Dans ce tableau rococo, le réalisateur trace efficacement de quelques traits les personnages et il maintient un rythme soutenu pour ce récit désopilant et drolatique. À lui seul, le personnage de Casanova (Heath Ledger) parle peu, son manque de charisme le rend invraisemblable en séducteur et le rapproche plutôt de la farce. Mais les points appréciables de cette *dolce vita* vénitienne sont ceux qui traduisent l'aube d'une modernité. En effet, l'heure est à la prise de conscience chez les femmes, à l'effervescence philosophique chez les libres penseurs et aux grandes découvertes scientifiques chez les académiciens. On y présente une Rome dont l'emprise sur les périphéries est affaiblie et dont le dogmatisme ne parvient plus à s'étendre sur l'ensemble des pratiques sociales. Et le Casanova de Hallström, c'est aussi le mythe qui coexiste avec le personnage et avec l'homme; c'est le symbole d'une culture libertine que se réapproprie la classe populaire pour son théâtre de marionnettes grivoises.

DOMINIC BOUCHARD

■ États-Unis 2005, 108 minutes — **Réal.**: Lasse Hallström — **Scén.**: Jeffrey Hatcher, Kimberly Simi — **Int.**: Heath Ledger, Sienna Miller, Jeremy Irons, Oliver Platt, Lena Olin, Charlie Cox, Philip Davis, Natalie Dormer, Stephen Greif, Helen McCrory, Ben Moor, Adelmo Togliani — **Dist.**: Équinoxe — **Cote**: ***



FATELESS

Dans une lumière blafarde, des hommes vêtus de combinaisons rayées noir et blanc, en rangs serrés, se balancent sur place imperceptiblement puis de manière de plus en plus évidente pour certains, afin de tenir debout le plus longtemps possible sachant que leur chute à terre entraînera leur mort. La scène a un effet hypnotique sur le spectateur, qui se retrouve littéralement intégré dans le groupe. Voici l'un des moments forts du premier film en tant que réalisateur de Lajos Koltai, par ailleurs directeur photo pour **Mephisto** et **Sunshine** d'István Szabó.

Adapté de son propre roman semi-autobiographique par le Hongrois Imre Kertész, prix Nobel de littérature, le film met en scène l'adolescent Gyuri Koves pris dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Il comprend peu, comme beaucoup de ses coreligionnaires juifs hongrois, ce qui lui arrive. Tout d'abord sa famille perd tous ses avoirs.

Embarqué dans une rafle pour une raison incompréhensible pour lui, Gyuri se retrouve dans des wagons à bestiaux déportés dans un camp de concentration. Confronté à une mort imminente, Gyuri devient alors un anonyme *être sans destin* (titre français du roman), libéré en quelque sorte, puisque sa mort peut arriver n'importe quand et qu'il n'a plus d'autre issue que de vivre pleinement chaque instant qu'il lui reste.

Koltai, par une palette d'images aux tons sépias de plus en plus délavés, réussit à augmenter le côté irréel de cette situation cauchemardesque où le drame peut surgir à tout moment. Il dirige de main de maître un jeune acteur, Marcell Nagy, qui incarne de manière étonnante ce Candide animé de la fureur de vivre de ces survivants qui ont trouvé dans l'entraide et l'amitié les moyens de passer au travers de cet enfer où un simple bol de soupe anémique prend, par le reflet de la lumière, une valeur inestimable.

LUC CHAPUT

■ **SORSTALANSÁG** — Hongrie / Allemagne / Royaume-Uni 2005, 136 minutes — **Réal.**: Lajos Koltai — **Scén.**: Imre Kertész d'après son roman — **Int.**: Marcell Nagy, Aron Dimeny, Andras M. Kecskes, Jozsef Gyabronka, Endre Harkanyi, Daniel Craig — **Dist.**: Équinoxe — **Cote**: ***



HISTOIRE DE FAMILLE

Le titre du nouveau film de Michel Poulette résume à lui seul le sujet des productions québécoises les plus intéressantes de ces derniers temps: **Les Invasions barbares**, **La Vie avec mon père**, **Familia** ou **C.R.A.Z.Y.** traitent tous des interrelations tumultueuses au sein d'une famille. **Histoire de famille** est donc définitivement dans la vague mais se distingue des œuvres précédentes par une ambition démesurée. En effet, le réalisateur propose ici une chronique explorant parallèlement le développement d'une famille rurale à celui, plus global, de la société québécoise au cours de la Révolution tranquille. Mais Poulette n'est pas Visconti et **Histoire de famille** manque du souffle épique nécessaire à une telle entreprise artistique.

L'intrigue se concentre sur l'évolution des membres d'une famille typique, patriarcale, tentés par les mœurs modernes: exode à Montréal, sexe avant le mariage, avortement, épanouissement professionnel et sexuel de la femme, etc. Une famille qui éclate pour finalement se réinventer: voilà la recette idéale pour un mélodrame. Malheureusement, l'émotion n'est pas au rendez-vous. Le film s'assure de faire avancer à la hâte ses divers épisodes, délaissant ainsi l'exploration psychologique des protagonistes. Seule exception: la cadette, Monique, le cœur (fragile) de la famille, le seul personnage pour lequel on sent une certaine affinité.

Pour une œuvre frôlant les trois heures, la structure anecdotique et linéaire prise par Poulette semble inadéquate. Ce qui dérange particulièrement ici, c'est le ton uniforme. Chacune des scènes, dotée d'une intensité dramatique constante, laisse le spectateur sur ses gardes, en attente d'éventuelles montées ou relâches de tension qui ne viendront jamais; le discours, mélodramatique, ne parvient pas à décoller. Le manque de nuances est aussi souligné par une musique omniprésente aplatissant les dialogues, pleine d'un sentimentalisme de téléroman. **Histoire de famille** ayant été d'abord conçu pour le petit écran, il aurait dû s'en tenir à ses ambitions originales.

JOZEF SIROKA

■ Canada [Québec], 2006, 165 minutes — **Réal.**: Michel Poulette — **Scén.**: Guy Fournier, Normand Canac-Marquis — **Int.**: Danielle Proulx, Luc Proulx, Catherine Allard, Juliette Gosselin, Évelyne Rompré, Sébastien Huberdeau, Louis-Philippe Dandenault, Catherine Trudeau, Gabriel Sabourin, Maxim Roy, Serge Thériault — **Dist.**: Christal — **Cote**: ★1/2



JOYEUX NOËL

La musique, dit-on, adoucit les mœurs. L'application de cet adage semble peu crédible en temps de guerre, et pourtant... Quand, au milieu de la nuit sur un champ de bataille, une voix s'élève, les soldats redeviennent des hommes.

Inspiré de faits réels et soutenu par une recherche exhaustive, le second film de Christian Carion (**Une hirondelle a fait le printemps**) relate un événement singulier s'étant produit dans les tranchées meurtrières de la Grande Guerre, la nuit de la veille de Noël 1914. Encore aujourd'hui méconnu du grand public, la Trêve est sans doute la plus belle réponse à l'absurdité de la guerre. C'est d'ailleurs le message que Carion s'est proposé de livrer dans cette histoire de fraternisation spontanée bourrée de valeurs humaines. Mettant en scène un lieutenant français, un pasteur écossais et un ténor allemand emporté par le tourbillon de la conscription, la trame narrative du film se présente comme une entité tripartite. De façon délibérée, le réalisateur ne choisit pas son camp et contraint le spectateur à faire de même. Pour étayer son propos, Carion opte pour des prises de vue à hauteur d'homme. Loin des scènes de batailles que le cinéma nous donne habituellement à voir, **Joyeux Noël** nous entraîne au-delà des hostilités pour nous rappeler que la guerre est d'abord faite par des hommes, « frères ennemis » qui, finalement, se ressemblent.

Bien qu'intelligent et très bien rendu, ce film comporte tout de même quelques irritants. Outre certaines scènes qui auraient gagné à ne pas être accentuées par la surenchère émotive, la postsynchronisation des « voix chantées » vient altérer la crédibilité du jeu des acteurs. Ce qui n'empêche pas que la trame sonore soit d'une grande beauté.

Il reste, somme toute, que ce film trouve son utilité dans un monde qui ploie sous les conflits de toutes sortes et où, souvent, la dimension humaine est évacuée.

YASMINA DAHA

■ France / Royaume-Uni 2005, 116 minutes — **Réal.**: Christian Carion — **Scén.**: Christian Carion — **Int.**: Diane Krüger, Benno Fürmann, Guillaume Canet, Gary Lewis, Dany Boon, Daniel Brühl, Steven Robertson, Alex Frens — **Dist.**: Séville — **Cote**: ★★1/2



MEMOIRS OF A GEISHA

La geisha, cette « personne-art » nippone, se doit de maîtriser, parmi d'autres, les arts de la musique, du chant, de la cérémonie du thé et de la danse traditionnelle pour acquitter cette fonction sociale soigneusement orchestrée qu'est d'être hôtesse distinguée. **Memoirs of a Geisha**, deuxième long métrage de Rob Marshall et adapté du roman d'Arthur Golden, raconte la vie d'une de ces femmes au destin tragico-romantique et garantes d'une tradition qui se voit menacée par la culture américaine au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. L'ultime question est de savoir comment le réalisateur de **Chicago** traduit sur pellicule cette tradition vieille de plusieurs siècles qui a fait couler tant d'encre.

Incontestable est la qualité du travail de la direction artistique qui donne à voir une orgie de couleurs avec des décors et des costumes luxuriants, mais ce baume d'exotisme ne vient que temporairement soulager les ratés. Passons outre les dialogues anglais enduits d'un accent asiatique qui souligne d'emblée l'américanisation de ce sujet on ne peut plus japonais, il reste que **Memoirs of a Geisha** souffre d'une mise en situation diligente, de ses personnages verbeux et d'un montage qui ne cesse de discontinuer les mouvements de caméra. C'est peut-être par souci de rejoindre un très (trop) large public que le réalisateur néglige le non-dit, le demi-mot et la métaphore.

L'univers des geishas est une méritocratie bien cruelle où la beauté et le talent peuvent offrir à celle qui saura rassembler toutes ses énergies et résister à toutes les attaques une place de choix. L'animosité que provoque la soif de reconnaissance contraste considérablement avec la noblesse des visages de craie et des kimonos de soie. Bien que la réalisation nous fasse regretter toute la sensualité et l'efficacité d'un Wong Kar Wai, le long métrage de Marshall met de l'avant un bon nombre de problématiques intéressantes — identité culturelle, Japon d'avant et d'après-guerre, amour impossible, microcosme des geishas, etc. —, sans toutefois trouver le ton idoine pour faire ressortir quelques contrastes.

DOMINIC BOUCHARD

■ **LES MÉMOIRES D'UNE GEISHA** — États-Unis 2005, 145 minutes — Réal. : Rob Marshall — Scén. : Robin Swicord, Doug Wright, d'après le roman *Memoirs of a Geisha* de Arthur Golden — Int. : Ziyi Zhang, Ken Watanabe, Gong Li, Michelle Yeoh, Yuki Kudo, Koji Yakusho, Cary-Hiroyuki Tagawa, Karl Yune, Tsai Chin, Zoe Weizenbaum, Suzuka Ohgo, Samantha Futerman, Kaori Momoi — Dist. : Columbia — Cote : **



MRS. HENDERSON PRESENTS

Dans l'Angleterre des années 1930, une veuve joyeuse se porte acquéreuse d'un cabaret du coloré quartier Soho. Elle qui ne connaît rien à l'affaire, Mrs. Henderson veut concurrencer les autres théâtres par tous les moyens possibles, quitte à choquer l'establishment. Ses spectacles en boucle et ses interprètes féminines nues feront date et provoqueront une petite révolution dans le showbiz londonien.

Si quelques cinéastes avaient déjà porté à l'écran certains moments chauds de la carrière du Windmill Theater, aucun n'avait approché celle par qui le scandale arriva dans la bonne société, sa propriétaire Henderson. Stephen Frears, lui, n'a pas hésité à filmer le charme des (nombreux) travers de cette *glamouraholic*, petite vieille pincée qui n'hésitait pas à inventer n'importe quel exploit à son défunt mari pour convaincre les cercles artistiques de cautionner ses spectacles. Bien que le théâtre ait connu plusieurs creux de vague (l'affaire est propriété d'un exploitant de numéros érotiques depuis la fin des années 1960), les piliers des variétés britanniques ressentent tout de même une fierté en rappelant que le Windmill continua ses représentations sous les bombes allemandes pour donner du courage aux citoyens apeurés et changer les idées aux soldats britanniques.

À la façon d'un *musical*, **Mrs. Henderson Presents** enchaîne les numéros avec entrain et précision, forces imputables à la réalisation de Frears, le besogneux cartésien tout indiqué pour mener cette aventure à bon port. Certaines scènes sont particulièrement réussies, dans le *timing* et l'exécution, comme celle où la directrice tente de soudoyer le responsable de la censure lors d'un goûter mis en scène sans décorum aucun. Mais il faut reconnaître que sans les performances de Judi Dench, Bob Hoskins et Christopher Guest (**Spinal Tap**), le film aurait rapidement fui les mémoires les plus clémentes. Et entre tout ce tapage de chants et de danses rayonne la lumineuse Kelly Reilly, le flirt londonien de Romain Duris dans **L'Auberge espagnole** et sa suite : seins nus, regard perçant et exaltation contagieuse, sa Maureen brille de tous ses feux et témoigne mieux que quiconque de l'effervescence délicieusement délurée qui pouvait régner au Windmill.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ **Royaume-Uni 2005, 103 minutes — Réal. : Stephen Frears — Scén. : David Rose, Kathy Rose, Martin Sherman — Int. : Judi Dench, Bob Hoskins, Will Young, Kelly Reilly, Thelma Barlow, Christopher Guest — Dist. : Alliance — Cote : ****



LE SILENCE

L'introducteur instaure d'emblée le climat qui règnera autour du protagoniste principal. Olivier, joué avec rigueur par Mathieu Demy, vivra un traumatisme psychologique qu'il devra apaiser dans la force saisissante des paysages de l'île de beauté.

Le deuxième long métrage d'Orso Miret irradie par cette fusion authentique des arides montagnes corses et de ce silencieux récit, laborieux et ravissant.

Un jeune homme, originaire de l'île, y est en vacances avec sa fiancée enceinte de trois mois, pour se détendre et se dépayser de la métropole française. Témoin involontaire d'un meurtre brutal par un compagnon de chasse, il décide de garder le silence.

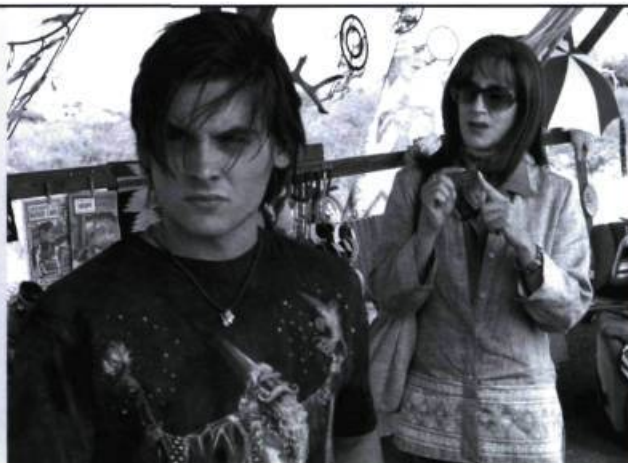
L'omerta est l'histoire d'une poignée de chasseurs qui ne désirent pas laisser s'effriter les liens qui les unissent. Comment construit-on notre identité ? Qu'est-ce qui fait que notre culture, nos traditions nous contraignent à garder le silence ?

Il subsiste de violents symboles dans ce film. D'abord, cette chasse où se côtoient honneur et angoisse : une énonciation des corps empreinte de douleurs, de renversements et de cruautés. C'est à l'intérieur des exposés sauvages et primitifs que les symboles de Miret naissent. Parmi cette chair et ce sang qui abritent le film, la douleur psychologique d'Olivier prend tout son sens.

Le Silence persiste et, embrassant une montagne omniprésente au souffle oppressant, charme les spectateurs. Le format scope utilisé empoigne et enlace la nature tel un personnage. Non seulement elle devient révélatrice de sens, mais elle établit l'atmosphère et baigne chaque incident d'une fabuleuse inquiétude.

MATHIEU L'ALLIER

■ France 2004, 104 minutes — **Réal.** : Orso Miret — **Scén.** : Orso Miret, Roger Bohbot et Agnès de Sacy — **Int.** : Mathieu Demy, Natacha Régnier, Thierry de Peretti, Muriel Solvay, Angèle Massei, Pierre-Marie Mosconi — **Dist.** : K-films — **Cote** : ★★½



TRANSAMERICA

Après avoir abordé le thème de l'homosexualité dans un des segments du film **Boys to Men** en 2001, le scénariste et réalisateur Duncan Tucker explore cette fois le monde du transsexualisme. Son long métrage suit le parcours de Stanley, un transsexuel de Los Angeles qui, à quelques jours de l'opération qui le transformera définitivement en femme, apprend non seulement qu'il a un fils de 17 ans, mais que celui-ci est emprisonné à New York. Sur la route qui mène l'adolescent chez son beau-père, Stanley en découvrira davantage sur son fils et sur sa propre vie.

Petit film indépendant qui a fait fureur à Berlin ainsi qu'à plusieurs festivals où il a été présenté, **Transamerica** est un *road movie* un peu longuet, somme toute assez conventionnel, sans artifices ni effets cinématographiques. Il se dégage par contre de cette histoire loufoque, triste et ironique, qui frôle par moments la caricature, un portrait sensible d'une personne meurtrie à la recherche de sa dignité. En résulte aussi un joli et touchant plaidoyer sur la quête d'identité et des valeurs humaines et sur l'acceptation de soi.

Mais, à l'instar de **Monster** de Patty Jenkins, **Transamerica** s'avère surtout et avant tout un film de performance qui repose sur l'interprétation de sa comédienne principale. Felicity Huffman, qui, en plus d'avoir effectué plusieurs recherches sur le propos, a assisté à de nombreux congrès de transsexuels, s'est donnée corps et âme pour ce rôle. Avec sa voix grave, son épais maquillage, sa chevelure brune, ses gestes maladroits et sa démarche particulière, la comédienne de la populaire télésérie *Desperate Housewives* est méconnaissable et apporte à son personnage anxieux, mal à l'aise et maniéré une vérité quasi palpable. Cette prestation mémorable lui a d'ailleurs valu un Golden Globe ainsi que plusieurs autres récompenses et lui ouvre donc directement la voie vers les Oscars. À ses côtés, Kevin Zegers offre quant à lui une interprétation fort honorable dans le rôle du fils prostitué et toxicomane.

PIERRE RANGER

■ États-Unis 2005, 103 minutes — **Réal.** : Duncan Tucker — **Scén.** : Duncan Tucker — **Int.** : Felicity Huffman, Kevin Zegers, Fionnula Flanagan, Graham Greene, Burt Young, Elizabeth Peña — **Dist.** : Alliance — **Cote** : ★★½



TRISTAN AND ISOLDE

Qui ne connaît pas l'histoire de ces deux amants du Moyen Âge qui inspira notamment Richard Wagner ? La légende celtique a plusieurs versions, celle de Kevin Reynolds est fidèle à son esprit, sauf que Tristan et Iseut n'ont pas eu besoin de philtre d'amour pour tomber amoureux. Et quand Iseut devient l'épouse du roi Marke, Tristan est déchiré entre l'amour filial qu'il éprouve pour son bienfaiteur (qui l'a sauvé de la mort, recueilli et élevé) et l'irrépressible passion qui le lie à Iseut. Et bien sûr, cette histoire ne peut pas bien finir et se termine dans la plus classique des tragédies.

Ridley Scott a longtemps rêvé de mettre en scène **Tristan and Isolde**. Mais au fil des ans, il était toujours sollicité par des projets plus pressants, si bien que finalement lui et son frère, Tony Scott, sont devenus producteurs exécutifs de ce film dont ils ont confié la mise en scène à Kevin Reynolds.

Le réalisateur de **Robin Hood: Prince of Thieves** et de **The Count of Monte Cristo** nous a prouvé qu'il sait orchestrer des duels et des batailles. Énergiques luttes corps à corps, cavalcades entraînant dans de sombres forêts évoquant un monde primitif, c'est la partie la plus réussie de ce film où l'on voit sans cesse renaître la guerre entre Irlandais et clans anglais.

Même si James Franco s'est entraîné pendant six mois pour être un guerrier performant, cela ne fait pas de lui un acteur convaincant et il est visiblement plus à l'aise sur les champs de bataille que dans les bras de Sophia Myles, cette comédienne étant à peu près totalement dépourvue de charme et, surtout, de présence.

Du coup, on prend le parti du roi Marke tant Rufus Sewell habite son personnage avec une force tranquille. Erreurs de distribution ? Incompétence en direction d'acteurs ? Toujours est-il que l'on sort de ce film mi-figue, mi-raisin.

FRANCINE LAURENDEAU

■ **TRISTAN ET YSEULT** — Grande-Bretagne / États-Unis 2005, 125 minutes — **Réal.** : Kevin Reynolds — **Scén.** : Dean Georgaris — **Int.** : James Franco, Sophia Myles, Rufus Sewell, David Patrick O'Hara, Mark Strong, Henry Cavill, Bronagh Gallagher — **Dist.** : Fox — **Cote** : **



USHPIZIN

En araméen, langue de l'Antiquité parlée dans tout le Proche-Orient, le mot « ushpizin » veut dire « invités », et plus particulièrement les invités qui se présentent dans les foyers juifs lors de la fête du Sukot. Événement annuel qui, chez les pratiquants, demeure symbole de l'amour, de la foi, de la joie et du partage.

Mais qu'arrive-t-il lorsque les invités en question manifestent un comportement douteux et qu'on finit par apprendre que le maître du foyer a lui-même un lourd passé ? Cela donne une comédie *made in Israel* où ironie, humour noir, sarcasme, tendresse, petites vengeances, mots d'esprit, fidélité, religion, laïcité et autres agréments et inconvénients, aussi bien sociaux que religieux et personnels, s'enchevêtrent avec, comme résultat, un petit film surprenant.

Auteur du scénario et comédien principal, Shuli Rand a abandonné son métier de comédien pour entrer en religion. Exceptionnellement, il a accepté de jouer dans ce film avec, pour condition, que sa propre femme tienne le rôle de l'épouse.

Charismatique, vertigineux, énorme, Rand explore son personnage en lui attribuant une aura de mystère qui envahit l'écran. Il est dommage qu'une fois le film terminé, il ait décidé de retourner étudier les livres saints. Quant à Giddi Dar, il livre ici un deuxième long métrage rempli de promesses. Tant au niveau de la mise en scène (rythmée, sans aucun moment mort) que de la direction d'acteurs (impeccable) et du travail de caméra (s'infiltrant dans chaque recoin et enveloppant les personnages jusqu'à nous donner le vertige), **Ushpizin** confirme avec bonne humeur le renouveau du cinéma israélien, nouvelle vague amorcée depuis déjà quelques années et qui se confirme de film en film. Pour un pays constamment bouleversé par les drames du conflit au Moyen-Orient, on ne peut que saluer la qualité et l'intégrité de la production.

Avec **Ushpizin**, Giddi Dar a réalisé un film audacieux, cruel, humain, d'une force dramatique étonnante qui amuse, émeut et par la même occasion donne à réfléchir sur la fragile et souvent intransigeante distance qui sépare le séculier du religieux. **Ⓢ**

ÉLIE CASTIEL

■ **HA-USHPIZIN / THE GUESTS** — Israël 2004, 90 minutes — **Réal.** : Giddi Dar — **Scén.** : Giddi Dar — **Int.** : Shuli Rand, Michal Bat-Sheva Rand, Shaul Mizrahi, Ilan Gunani, Avraham Abutboul, Yonathan Danino — **Dist.** : Alliance — **Cote** : **1/2

Æon Flux



L'Annulaire



Fun With Dick and Jane



Glory Road



The Family Stone



Grandma's Boy

ÆON FLUX

Ce film flirte avec les mêmes thèmes que *The Island*, sauf qu'il procède à l'inverse. *The Island* jetait les bases d'un questionnement éthique à propos du clonage, puis il bifurquait à mi-parcours vers un film d'action musclé et sans cervelle. *Æon Flux* nous impose l'action d'abord, nous cachant bien le pourquoi du comment. Le complot ne nous est révélé que très tard, ce qui laisse peu de temps pour le questionnement. Un jour, un jour, le cinéma produira un film sur le clonage à la hauteur de nos attentes de cinéphiles avertis. (PJP)

■ États-Unis 2005, 93 minutes — Réal. : Karyn Kusama — Scén. : Phil Hay — Int. : Charlize Theron, Marton Csokas, Jonny Lee Miller, Sophie Okonedo, Amelia Warner — Dist. : Paramount — Cote : ★ 1/2

L'ANNULAIRE

Par un concours de circonstances, une jeune fille blessée à l'annulaire doit partager sa chambre d'hôtel avec un marin. Mais elle devient l'amante de son employeur, un homme étrange qui pratique un métier aussi étrange. Récit hors du commun que celui de *L'Annulaire*, pris entre fantastique et drame érotique, subtilement mis en scène et interprété avec un effet de distanciation voulue. La très belle Olga Kurylenko (dont le visage rappelle celui de Brigitte Bardot jeune) expose son corps avec une volupté qui ne lui enlève rien de ses talents d'actrice. L'érotisme ici éveille les sens, le fantastique suscite une curieuse sensation de gêne et d'angoisse. (ÉC)

■ France / Allemagne / Grande-Bretagne 2005, 100 minutes — Réal. : Diane Bertrand — Scén. : Diane Bertrand, Yoko Ogawa, d'après son roman — Int. : Olga Kurylenko, Marc Barbé, Stipe Erceg, Edith Scob, Hans Zischler — Dist. : Séville — Cote : ★★ 1/2

THE FAMILY STONE

Chez les Stone, clan « tissé serré », les fêtes sont une occasion d'être tous réunis sous le même toit. Cette année sera aussi celle où le fils prodige viendra présenter sa fiancée, une new-yorkaise obsessionnelle, compulsive et hystérique ! Aussitôt, la tribu fait front commun contre la nouvelle venue qui ne cadre pas avec les manières de la maison. Malgré quelques gros clichés, cette comédie romantique légère reste touchante, même si elle est, par moments, trop simpliste pour y parvenir tout à fait. Un « happening » prévisible mais qui arrive quand même à émouvoir. (YD)

■ LA FAMILLE STONE — États-Unis 2005, 102 min — Réal. : Thomas Bezucha — Scén. : Thomas Bezucha — Int. : Claire Danes, Diane Keaton, Rachel McAdams, Dermot Mulroney, Craig T. Nelson, Sarah Jessica Parker, Luke Wilson, Tyrone Giordano — Dist. : Fox — Cote : ★ 1/2

FUN WITH DICK AND JANE

Par un coup tordu de son patron, Dick perd son emploi et ses économies. Réduits à cambrioler pour survivre, Dick et son épouse Jane connaissent diverses aventures. Le scandale *Enron* et l'écart grandissant des revenus entre les patrons et les employés dans cette période de restructuration économique aurait mérité un bien meilleur traitement fictionnel que cette comédie de mœurs, *remake* faiblard du film de Ted Kotcheff. Jim Carrey en fait trop, après s'être essayé de bonne manière à du travail mieux ouvré dans *The Truman Show*, *Man on the Moon* ou *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*. (LC)

■ LES FOLIES DE DICK ET JANE — États-Unis 2005, 107 minutes — Réal. : Dean Parisot — Scén. : Judd Apatow, Nicholas Stoller d'après l'adaptation par David Giler, Jerry Belson, Mordecai Richler du roman de Gerald Gaiser — Int. : Jim Carrey, Téa Leoni, Alec Baldwin, Richard Jenkins — Dist. : Columbia — Cote : ★ 1/2

GLORY ROAD

Parallèlement aux ambitions du trophée du championnat de la NCAA de 1966, l'intégration et l'acceptation des noirs dans le basket-ball de haut niveau est le véritable objectif de l'entraîneur Don Haskins (Josh Lucas). L'apparition du logo « Bruckheimer » en début de générique permet légitimement d'entrevoir le pire. Heureusement, *Glory Road* fait exception aux films superficiels et machistes prisés par le producteur de *Pearl Harbor* et autres *Bad Boys*. Pour une première réalisation, James Gartner fait preuve d'une belle maîtrise esthétique. Il nous sert ici un drame sportif épuré et efficace n'ayant d'autres prétentions que de rappeler passionnément une page de l'histoire américaine. (JS)

■ États-Unis 2006, 117 minutes — Réal. : James Gartner — Scén. : Christopher Cleveland, Bettina Giliois — Int. : Josh Lucas, Derek Luke, Austin Nichols, Jon Voight, Evan Jones, Schin A.S. Kerr, Alphonso McAuley — Dist. : Buena Vista — Cote : ★★

GRANDMA'S BOY

On passe la première moitié de la projection à maudire la médiocrité de ce film... Et par le mystérieux pouvoir d'identification aux personnages, on baisse finalement la garde et on se laisse divertir par ces informaticiens *nerds* et puceaux. Alex est leur héros mythique parce qu'il sait s'y prendre avec les femmes. Et Alex en rajoute, leur racontant qu'il cohabite avec trois créatures de rêve, alors qu'il loge temporairement chez sa grand-mère. Les blagues d'Alex parviennent à nous arracher quelques sourires, signe que la bêtise est contagieuse si on ne se secoue pas ! (PJP)

■ LE GARÇON À MAMIE — États-Unis 2006, 94 minutes — Réal. : Nicholas Goossen — Scén. : Barry Wernick, Allen Covert — Int. : Allen Covert, Linda Cardellini, Peter Dante, Jonah Hill, Doris Roberts, Shane Houston, Shirley Jones, Shirley Knight, Joel Moore — Dist. : Fox — Cote : 1/2

Guy X



Karla



Hoodwinked

Hostel



Kirikou et les bêtes sauvages



GUY X

Rudy Spruance est largué sur une base militaire au cœur du Groenland alors que son affectation l'envoyait à Hawaï. « *There's been a fuck up* », répétera-t-il en vain à une troupe de soldats fêlés. L'espace arctique est brillamment présenté par le directeur photo François Dagenais. Les acteurs livrent une performance solide, Jason Biggs le premier. On pique notre curiosité quant à la véritable raison d'être de la base. Et bien sûr, notre héros voudra percer ce mystère. L'intrigue s'effiloche malheureusement à mi-parcours et c'est d'autant plus dommage qu'elle avait su générer quelques attentes. (PJP)

■ Canada / Islande / Royaume-Uni 2005, 101 minutes — Réal. : Saul Metzstein — Scén. : Steve Attridge, John Paul Chapple (d'après un roman de John Griesemer) — Int. : Jason Biggs, Natascha McElhone, Jeremy Northam, Michael Ironside, Sean Tucker, Benz Antoine, Buck Deachman, Rob deLeeuw — Dist. : Séville — Cote : **

HOODWINKED

La tendance forte en animation est de s'adresser à un double auditoire : celui des enfants et celui des parents, bien obligés de les accompagner en salle. En ce soir de première bien particulière, puisqu'on y présentait l'équipe québécoise de traduction, les enfants ont beaucoup ri devant les mimiques du bouc chantant et du rongeur hyperactif. Les parents auront davantage apprécié les références à d'autres contes, aux films de polar et aux suspenses d'espionnage. Cette nouvelle mouture du Chaperon rouge reste somme toute bien sage et inoffensive. (PJP)

■ LA VÉRITABLE HISTOIRE DU PETIT CHAPERON ROUGE — États-Unis 2005, 80 minutes — Réal. : Cory Edwards, Todd Edwards — Scén. : Cory Edwards, Todd Edwards — Voix : Glenn Close, Anne Hathaway, James Belushi, Chazz Palminteri — Dist. : Alliance — Cote : **

HOSTEL

Déjà étiqueté comme étant le film américain le plus terrifiant de la décennie, *Hostel* ne se restreint pas dans l'abondance d'hémoglobine. Inspiré par le Japonais Takashi Miike (qui fait d'ailleurs une brève apparition), Eli Roth traite l'horreur par la torture et la perversion avec un flagrant sadisme. Il transforme une odieuse petite quête sexuelle prépubère à la *American Pie* en un sanglant traumatisme orgiaque. L'expérience physique qui en résulte se veut un culte affriolant aux amateurs de ce genre. Effectivement, l'engouement sanguinolent progresse, et pourtant, les géants d'Hollywood ne font que reprendre les assises des films *gore* asiatiques et italiens. (ML)

■ L'AUBERGE — États-Unis 2005, 95 minutes — Réal. : Eli Roth — Scén. : Eli Roth — Int. : Jay Hernandez, Derek Richardson, Eythor Gudjonsson — Dist. : Christal — Cote : **

KARLA

Au mieux un téléfilm médiocre inspiré par un fait vécu, *Karla* frappe par son impertinence. Le film ne rajoute strictement rien à une histoire ayant déjà fait l'objet d'une surexploitation médiatique. Les créateurs impliqués optent ici pour une narration du point de vue d'Homolka et en font presque son apologie. Dépeinte comme une victime de violence conjugale manipulée par un mari sadique, elle demeure impuissante devant la soif meurtrière de l'infâme Bernardo. La violence demeure peut-être souvent hors cadre, il reste que *Karla* est réalisé sans élégance par un certain Joel Bender privilégiant un voyeurisme primitif à toute forme d'exploration psychosociale. (JS)

■ États-Unis 2005, 109 minutes — Réal. : Joel Bender — Scén. : Joel Bender, Manette Rosen, Michael D. Sellers — Int. : Laura Prepon, Misha Collins, Patrick Bauchau, Tess Harper, Leonard Kelly-Young, Cheryl Haynes — Dist. : Christal — Cote : 0

KIRIKOU ET LES BÊTES SAUVAGES

Le succès mérité de *Kirikou et la sorcière* a amené la même équipe à continuer les aventures du petit enfant noir africain qui fait montre de sagacité devant les problèmes qui frappent son village. Malheureusement, la structure du conte d'une dizaine de minutes semble avoir été pensée pour une possible diffusion en tranches à la télé. Certains personnages secondaires disparaissent ainsi d'une aventure à l'autre. Une attention à la beauté des images, spécialement dans l'hommage au Douanier Rousseau dans l'épisode mettant en vedette une girafe, fait malgré tout de ce film un plaisir pour les petits et les grands où des messages éducatifs sont bien amenés. (LC)

■ France 2005, 74 minutes — Réal. : Michel Ocelot, Bénédicte Galup — Scén. : Michel Ocelot, Marine Locatelli, Bénédicte Galup, Philippe Andrieux — Voix : Awa Sene Sarr, Marie-Philomène Nga, Pascal N'Zonzi, Robert Liensol, Emile Abossolo M'bo — Dist. : Séville — Cote : **

LAST HOLIDAY

Apprenant qu'il ne lui reste plus que trois semaines à vivre, une gérante de magasin grande surface introvertie et amatrice de gastronomie (Queen Latifah) se permet le luxe de rendre visite à son chef préféré (Depardieu) dans le prestigieux Pupp à Karlovy Vary. Digérant toujours ses récents échecs commerciaux, Wayne Wang opte pour les valeurs sûres dans une réalisation de métier se reposant sur du déjà vu et un discours moralisateur sentant le préfabriqué hollywoodien. Un conte de fées tout ce qu'il y a de plus convenu, *Last Holiday* est à la hauteur de ses modestes attraits. (JS)

Last Holiday

Looking for Comedy in the Muslim World

The Matador

The Producers



Quand les poissons tombent amoureux

■ **LES DERNIÈRES VACANCES** — États-Unis 2006, 112 minutes — **Réal.** : Wayne Wang — **Scén.** : Jeffrey Price, Peter S. Seaman et J.B. Priestley — **Int.** : Queen Latifah, LL Cool J, Timothy Hutton, Giancarlo Esposito, Alicia Witt, Gerard Depardieu, Jane Adams, Susan Kellermann — **Dist.** : Paramount — **Cote** : ★

LOOKING FOR COMEDY IN THE MUSLIM WORLD

Engagé comme un agent du rire par le département d'État américain, le comédien Albert Brooks (incarné par lui-même) est envoyé en Inde pour découvrir les ingrédients de l'humour musulman. En tant que comédie, **Looking** ne fonctionne tout simplement pas; ce n'est pratiquement jamais drôle. Le ton est aussi très méprisant envers le peuple indien. Alors que le film se vante d'approcher par le rire deux cultures diamétralement opposés, on ne sent aucune complicité humoristique entre Brooks et un peuple dont il se moque souvent au premier degré. Pire, certains gags cultivant froidement le stéréotype du musulman terroriste inquiètent. Vulgaire et condescendant. (JS)

■ États-Unis 2005, 98 minutes — **Réal.** : Albert Brooks — **Scén.** : Albert Brooks — **Int.** : Albert Brooks, Sheetal Sheth, John Carroll Lynch, Jon Tenney — **Dist.** : Warner — **Cote** : 0

THE MATADOR

Deux hommes s'échangent bons mots et verres d'alcool dans un bar d'un hôtel de Mexico. Ils ont tous les deux des problèmes dans leurs carrières respectives. Danny, le bon employé, apprend avec étonnement que Julian est un tueur professionnel (d'où le titre du film). Cette comédie d'humour noir sur la crise de la quarantaine met en vedette un Pierce Brosnan, par ailleurs producteur, dans un rôle où il se débarrasse habilement des oripeaux de James Bond. Le scénario distille quelques bons revirements et Greg

Kinnear et Hope Davis jouent parfaitement le couple d'Américains moyens quelque peu étonnés de ce qui leur arrive. (LC)

■ États-Unis 2005, 96 minutes — **Réal.** : Richard Shepard — **Scén.** : Richard Shepard — **Int.** : Pierce Brosnan, Greg Kinnear, Philip Baker Hall, Hope Davis, Dylan Baker, Adam Scott — **Dist.** : Alliance — **Cote** : ★★

THE PRODUCERS

L'idée est lancée : « Dans les bonnes circonstances... un producteur pourrait faire plus d'argent avec un échec qu'il pourrait en faire avec un succès ! » Le producteur Max Bialystock convainc ensuite son comptable, Léo Bloom, de mettre à exécution le plan frauduleux. Le reste appartient à l'Histoire : Mel Brooks connaît un retentissant succès avec ce film, ainsi qu'avec la pièce de théâtre qui en découle en 2001.

The Producers revient au grand écran; il prend cette fois toute l'amplitude musicale propre à la pièce de théâtre. La version cinématographique de 1968 se centrerait davantage sur les dialogues. Max et Léo multiplient ici les tours de chant. Il faut évidemment aimer les comédies musicales pour apprécier pleinement cette nouvelle version, puisqu'elle se cantonne dans ce genre spécifique. Voici une mise en garde : le refrain « *Springtime for Hitler, and Germany...* », qui revient *ad nauseam*, hantera le spectateur encore longtemps après la projection...

Seuls Will Ferrell et Uma Thurman n'ont pas joué dans la pièce. Par conséquent, on sent une certaine mécanique à l'œuvre chez les acteurs vétérans. La fébrilité n'est pas au rendez-vous. Il y a bien ici et là quelques efforts d'où surgit la spontanéité, mais trop peu. La rencontre avec le metteur en scène Roger De Bris, gai dans tous les sens du terme, fait partie du lot. Cette scène nous réserve des excentricités hilarantes.

L'hystérie collective prend le dessus bien assez tôt, et c'est ce qui finit par taper sur les nerfs. Nathan Lane vocifère et se prend le visage à deux mains; Matthew Broderick fait de gros yeux et trépigne du bonnet à la moindre contrariété. Pour se calmer un peu, notons qu'une autre adaptation des **Producers** est également disponible : Larry David et Mel Brooks lui-même s'amuse avec le concept dans la quatrième saison de *Curb Your Enthusiasm*. Une version moins fidèle, certes, mais beaucoup plus cool... (PJP)

■ **LES PRODUCTEURS** — États-Unis 2005, 134 minutes — **Réal.** : Susan Stroman — **Scén.** : Mel Brooks, Thomas Meehan — **Int.** : Nathan Lane, Matthew Broderick, Uma Thurman, Will Ferrell, Roger Bart, Gary Beach, Andrea Martin, Debra Monk — **Dist.** : Universal — **Cote** : ★★

QUAND LES POISSONS TOMBENT AMOUREUX

Après un exil forcé de 25 ans, un homme retrouve sa maison habitée par la femme qu'il avait autrefois quittée et qui a transformé l'endroit en restaurant. Petit hommage iranien au **Festin de Babette** (Gabriel Axel), ce petit film se voit avec un plaisir assuré (préparation des repas). Pour une des rares fois dans le cinéma iranien, l'univers des femmes est montré avec moins de discrétion. Les relations qu'elles entretiennent avec les hommes sont néanmoins évoquées selon les règles d'une société où les rôles des uns et des autres sont codifiés et où la communication demeure presque inexistante. À la fois curieux et charmant. (ÉC)

■ **THE FISH FALL IN LOVE** — Iran 2005, 96 minutes — **Réal.** : Ali Raffiee — **Scén.** : Ali Raffiee — **Int.** : Golshifteh Fahanani, Reza Zarrabi, Roya Nonhali — **Dist.** : A-Z Films — **Cote** : ★★

The Ringer



Rumor Has It...



Wolf Creek



THE RINGER

On peut s'attendre à un désastre quand Monsieur *Jackass* lui-même, piètre émule de Jim Carrey, interprète une comédie au thème on ne peut plus délicat. L'histoire : un pauvre bougre maladroit se fait passer pour handicapé mental afin de s'inscrire aux Jeux olympiques spéciaux et permettre à son oncle de gagner un pari. Au final, il s'agit plutôt d'une grosse farce politiquement correcte où l'on sourit surtout du jeu remarquable des acteurs improvisés, eux, réellement atteints de déficience intellectuelle. Le message *Ne rions pas d'eux, mais avec eux* est, certes, louable, mais en définitive cette comédie sportive reste un mauvais film. (YD)

■ États-Unis 2005, 134 minutes — Réal. : Barry W. Blaustein — Scén. : Ricky Blitt — Int. : Johnny Knoxville, Katherine Heigl, Brian Cox, Edward Barbanell, Johnny Bartee, Bill Chott — Dist. : Fox Searchlight Pictures — Cote : 1/2

RUMOR HAS IT...

En Californie pour le mariage de sa sœur, une jeune femme découvre que sa famille a inspiré *The Graduate*. Capable de la satire la plus mordante (*This is Spinal Tap*) et de la comédie romantique la plus charmante (*When Harry Met Sally...*), sans sombrer dans la mièvrerie ou la caricature, Rob Reiner avait l'occasion d'honorer sa célèbre source d'inspiration en réalisant un amalgame grinçant de la pétillante comédie romantique actuelle et de la caustique comédie sexuelle d'alors. Malheureusement, les écueils autrefois évités sont maintenant frappés un à un et *Rumor Has It...* amuse un peu, puis s'échoue rapidement. (CV)

■ États-Unis 2005, 96 minutes — Réal. : Rob Reiner — Scén. : T.M. Griffin — Int. : Jennifer Aniston, Kevin Costner, Shirley MacLaine, Mark Ruffalo, Richard Jenkins, Mena Suvari — Dist. : Warner — Cote : *

UNDERWORLD: EVOLUTION

Qui va voir *Underworld: Evolution* devrait savoir à quoi s'attendre : de l'action, des litres de sang, de la lumière bleutée, des paysages de l'Europe de l'Est d'une beauté un peu décadente, une fille au corps de déesse, moulée dans un fourreau de latex, qui sait se défendre tout en restant vulnérable pour son homme. Les effets spéciaux sont fort adéquats, l'action est somme toute palpitante, les acteurs sont plutôt crédibles malgré la grandiloquence des rôles (même si Bill Nighy et Derek Jacobi sont criminellement sous-employés). Un seul... détail : on regrette que le réalisateur et son scénariste aient oublié comment raconter une histoire. (CV)

■ UN MONDE INFERNAL : ÉVOLUTION — États-Unis 2006, 105 minutes — Réal. : Len Wiseman — Scén. : Danny McBride — Int. : Kate Beckinsale, Scott Speedman, Tony Curran, Derek Jacobi, Bill Nighy, Steven Mackintosh — Dist. : Sony — Cote : ★1/2

WOLF CREEK

Trois jeunes adultes partent en expédition vers le fameux cratère de météore dans le parc national de Wolf Creek en Australie. Panne automobile oblige. Ainsi, le cauchemar s'entame. On imagine déjà le pire recyclage des *slashers* contemporains (voir tous ces *Texas Chainshaw Massacre* de notre sphère de l'horreur). Certes, Greg McLean réutilise les bonnes vieilles recettes, mais il réoriente le sensationnalisme

et les images-chocs vers la violence psychologique. Le résultat met enfin au rancart les clichés phallocentriques et les suspenses irréalistes de l'horreur. Avec patience et retenue, la tension psychologique ne s'essouffle pas, elle respire parmi l'inquiétante splendeur des déserts australiens. (ML) 5

■ TERREUR À WOLF CREEK — Australie 2004, 99 minutes — Réal. : Greg McLean — Scén. : Greg McLean — Int. : Nathan Phillips, Cassandra Magrath, Kestie Morassi, John Jarratt, Andy McPhee, Kestie Morassi, Guy Petersen, Gordon Poole. — Dist. : Alliance — Cote : ★1/2

Élie Castiel	(ÉC)
Luc Chaput	(LC)
Yasmina Daha	(YD)
Mathieu L'Allier	(ML)
Philippe Jean Poirier	(PJP)
Jozef Siroka	(JS)
Claire Valade	(CV)

LES FILMS	CASTIEL	CHAPUT	RANGER	RODRIGUE	VOUS
A part des autres (n° 241, p. 46)			★ ★ 1/2		
Æon Flux (p.60)	★ 1/2		★	1/2	
L'Annuaire (p.60)	★ ★	★ 1/2			
Ballets russes (p.51)	★ ★ 1/2	★ ★			
Breakfast on Pluto (p.42)	★ ★ ★		★ ★		
Brokeback Mountain Souvenirs de Brokeback Mountain (n° 241, p. 38)	★ ★ ★ ★	★ ★ ★	★ ★ ★	★	
Casanova (p.55)	★ ★	★ 1/2	★ 1/2		
Le Chemin de l'eau (p.51)	★ ★ 1/2				
Country (p.52)	★ ★	★ ★			
Désobéir (p.52)	★ ★	★ ★			
The Family Stone La Famille Stone (p.60)	★ 1/2	★ 1/2	★ 1/2	★ ★	
Fateless (p.55)	★ ★ 1/2	★ ★ ★			
François Girard en trois actes (p.53)			★ ★ 1/2		
Fun With Dick and Jane Les Folies de Dick et Jane (p.60)	★ 1/2	★	0		
Gabrielle (n° 241, p. 24)	★ ★ ★	★ ★ ★	★ ★		
Glory Road (p.60)	★ ★		★ ★		
Grandma's Boy Le Garçon à Mamie (p.60)	★ 1/2				
Guy X (p.61)			★ 1/2		
Histoire de famille (p.56)	★ 1/2	★	★ 1/2	★ ★ ★	
Hoodwinked La Véritable Histoire du Petit Chaperon rouge (p.61)	★	★ 1/2	★		
Hostel L'Auberge (p.61)	★ 1/2	★ 1/2			
Joyeux Noël (p.56)	★ ★	★ 1/2	★ ★ ★		
Kamataki (p.37)	★ ★ ★		★ ★ ★ 1/2		
Karla (p.61)	★	0			
King Kong (p.28)	★ ★	★ ★ 1/2	★ ★	0	
Kirikou et les bêtes sauvages (p.61)		★ ★			
Last Holiday Les Dernières Vacances (p.61)	★ 1/2				
Lie With Me (n° 241, p. 25)	0	★ 1/2	★		
Looking for Comedy in the Muslim World (p.62)	0				
Lost Embrace (p.43)	★ ★	★ ★			
The Matador Le Matador (p.62)	★ ★ 1/2	★ ★	★ ★		
Match Point (p.44)	★ ★ ★		★ ★ ★ 1/2		
Memoirs of a Geisha Geisha (p.57)	★ 1/2	★ 1/2	★ ★ 1/2		
Mrs. Henderson Presents Madame Henderson présente (p.57)	★ ★	★ ★	★ ★		
Munich (p.45)	★ ★ ★ 1/2		★ ★ ★		
The New World Le Nouveau Monde (p.46)	★ ★ ★ 1/2	★ ★ 1/2	★ ★ 1/2	★ 1/2	
Petit Pow! Pow! Noël (p.50)	★ ★ ★	★ ★ 1/2	★ ★ 1/2		
Le Prix de la paix (p.53)		★ ★			
The Producers Les Producteurs (p.62)	1/2	★ 1/2	★ ★		
Quand les poissons tombent amoureux (p.62)	★ ★	★ ★			
Qui a tiré sur mon frère? (p.54)	★ ★	★ ★			
The Ringer (p.63)	★ 1/2				
Rumor Has It... La Rumeur court (p.63)	★ 1/2		★	★ ★	
Le Silence (p.58)	★ ★	★ ★	★ ★		
Le Soleil (p.47)	★ ★ ★	★ ★ ★ 1/2	★ ★ ★		
Transamerica (p.58)	★ ★ 1/2		★ ★ 1/2		
Tristan and Isolde Tristan et Yseult (p.59)	★ 1/2				
Underworld: Evolution Un monde infernal : Evolution (p.63)	★				
Ushpizin The Guests (p.59)	★ ★ 1/2	★ ★ 1/2			
Wolf Creek Terreur à Wolf Creek (p.63)	1/2		★		
★ ★ ★ ★ ★ REMARQUABLE ★ ★ ★ ★ EXCELLENT ★ ★ ★ TRÈS BON ★ ★ BON ★ MOYEN 0 MAUVAIS 00 NUL					



48 MILLIONS \$. ÇA FAIT BEAUCOUP DE FILMS.

AVANT MÊME LE TOURNAGE, LE FINANCEMENT EST IMPORTANT POUR SOUTENIR UN FILM. C'EST POURQUOI CETTE ANNÉE ENCORE, NOUS SOMMES FIERS D'AVOIR INVESTI DANS L'ÉCRITURE, LA PRODUCTION ET LA DIFFUSION DES ŒUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES D'ICI.





LA RAGE DE L'ANGE

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR **DAN BIGRAS**

METTANT EN VEDETTE **ALEXANDRE CASTONGUAY ISABELLE GUÉRARD PATRICK MARTIN** AVEC **MARINA ORSINI DAN BIGRAS PIERRE LEBEAU LULU HUGHES NICOLAS CANUEL DANIEL ROUSSE LOUISON DANIS LEONARDO FUICA** AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE **SERGE POSTIGO ET PATRICE GODIN**
 DISTRIBUTION DES RÔLES **LUCIE ROBITAILLE** CONCEPTION DES COSTUMES **CARMEN ALIE** SON **BOBBY O'MALLEY** PIERRE-JULES AUDET **JEAN-CHRISTOPHE VERBERT**
 CONCEPTEUR **FRANÇOIS SÉGUIN** DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE **GUY DUFAUX, C.S.C.** MONTAGE **MICHEL GROU** MUSIQUE ORIGINALE **DAN BIGRAS** CHANSONS INTERPRÉTÉES PAR **LUCE DUFAULT ET BOOM DESJARDINS**
 PRODUCTEURS EXÉCUTIFS **FRANCINE ALLAIRE ARNIE GELBART** PRODUIT PAR **FRANCINE ALLAIRE**



GALAFILM
une production de GALAFILM
GALAFILM PRODUCTIONS, LTD. INC.
© 1999 GALAFILM PRODUCTIONS, LTD. INC.

produit avec
la participation financière de



SODEC
Société de développement
des entreprises culturelles

Québec
Cinéma

Crédit d'impôt pour production cinématographique
ou radiotélévisuelle canadienne
Canada



TELEFILM
Canada

Astral Media
The French Canadian Presence
in North America

produit avec
la participation de **SE SUPER ÉCRAN**

ALLIANCE
ATLANTIS
VIVAFILM

31 MARS